

– Ça ne va pas être possible.
– Je me permets d’insister.

– J’ai bien peur que ça ne change pas grand-chose au résultat.

– Écoutez, monsieur...

– Réginald.

– Écoutez, monsieur Réginald...

– Réginald tout court.

– Écoutez, Réginald, ce n’est pas mon genre de m’énervé, mais là, je crois que je vais finir par perdre mon sang-froid !

– Ça serait vraiment dommage, madame de Bièvre.

– Mademoiselle. Athéna. Tout court.

L’homme se marre au bout du fil. Un début de commencement d’ouverture.

– Nous nous connaissons, Réginald.

– Il y a trois ans. Je m’en souviens. Difficile de vous oublier.

– Vous me draguez, Réginald ?

– Difficile de vous oublier : vous m’avez harcelé pendant deux mois pour rencontrer monsieur de Brissac !

– Et ?

– Et monsieur de Brissac a fini par vous recevoir.

– Alors, si nous gagnions du temps cette fois-ci, Réginald ? Je déteste vous faire souffrir.

Un gros soupir de l'autre côté de la ligne.

– En supposant que je soumette votre demande à monsieur... Il est très fatigué, depuis quelques jours. La chaleur, vous comprenez...

– Je le conçois parfaitement. C'est justement pour cette raison que je souhaiterais le rencontrer sur de petites plages horaires. Une demi-heure, une heure maximum à chaque entrevue. C'est lui qui donnera le signal du départ. Je me plierai à sa volonté...

Un silence.

– Allez, Réginald, soyez gentil. Moi aussi, j'ai un souvenir de vous très précis. Vous avez environ cinquante-cinq ans, vous êtes grand, costaud, vous avez des cheveux poivre et sel, des yeux bleus, une cicatrice sur la pommette droite et de très belles mains.

J'entends déglutir bruyamment au bout du fil. Encore un silence.

– Je vais lui faire part de votre appel. Mais je ne vous promets rien. J'ai bien peur que votre tentative se révèle un peu tardive : monsieur part en villégiature à Saint-Malo dans quinze jours. La saison commence, n'est-ce pas ?

– Merci, Réginald, vous êtes un chou. Je vous envoie par mail une confirmation de ma demande dans cinq minutes.

– Je vous en prie, mademoiselle.

– Athéna.

– Athéna.

Je raccroche en soufflant et en m'éventant avec un journal. Ouf ! Pas facile, le Réginald, mais j'ai fini par le dompter. J'ai un souvenir très précis du mastard, un costaud en costume trois pièces impeccable, cravate anglaise, et un regard à faire frissonner Al Capone. Je ne connais pas les qualifications du garçon qui sert de secré-

taire et d'homme à tout faire au grand écrivain, mais je n'aimerais pas le rencontrer dans un couloir d'hôtel la nuit tombée.

Le plus dur est fait, même si le résultat dépend de l'état de santé de Charles de Brissac. Je me penche sur mon Mac et fais partir le mail que j'ai passé une bonne heure à rédiger avant de composer son numéro. Demande officielle d'entretien, exposé de l'ampleur du projet, quelques lignes de flagorneries et deux minuscules notes d'humour. Sans oublier de rappeler notre première rencontre, bien sûr. Et j'ai pris soin d'ajouter en pièce jointe un cliché de moi. En Sardaigne, la photo, et en tenue d'été et en pied, l'Athéna. Un des premiers enseignements que j'ai retenus de ce métier, c'est qu'une journaliste dotée de ces atouts ne doit jamais hésiter à les sortir de sa manche. Ou alors, elle change de profession.

Mais reprenons cette histoire là où tout a commencé, quelques heures plus tôt, dans la salle de réunion du journal *Le Tourne-page*. La journée est déjà bien avancée. Autour de l'immense table ronde, les membres de la rédaction – une vingtaine de salariés – transpirent copieusement en cherchant un peu d'air. Il règne dans la pièce une chaleur suffocante. Pourtant, les fenêtres sont fermées, car c'est encore bien pire à l'extérieur. Le mois de juin le plus chaud depuis 1975, selon les spécialistes météo. Une température adaptée à la vie des varans et des alligators, sans doute, mais pas à celle des humains parisiens.

Viviane Wharton, le buste couvert d'un simple voile à moitié opaque, telle une Mata Hari des temps modernes, s'écrie :

– La chasse est ouverte !

Je déteste la chasse. Toutes ces pauvres petites bêtes que des groupes de psychopathes massacrent pour le plai-

sir sans même, la plupart du temps, prendre la peine de les manger... Ça me révolte. Quand je m'exprime ainsi, ma mère hausse les épaules et sort quelques phrases dans lesquelles je distingue, pêle-mêle, les mots : tradition ancestrale, ma pauvre fille, solitude du piqueur, gestion cynégétique, tu n'y connais rien, chef de meute, gallinette cendrée, ma pauvre fille. Tout ça me conforte et me renforce dans mes convictions.

Mais l'exclamation de Vivian Wharton n'est pas à prendre au pied de la lettre. C'est par cette phrase adressée à ses journalistes que, rituellement, la propriétaire et rédactrice en chef du journal *Le Tourne-page* lance chaque année la composition et la rédaction d'un numéro spécial.

Viviane Wharton est mon employeur. C'est aussi une de mes meilleures amies. Avec un patronyme pareil, on imagine facilement qu'elle est anglaise. Touché ! C'est une Britannique pur jus. Et si son exclamation n'a pas été prononcée en anglais (*It's open season !*), c'est parce que nous sommes en France, dans le VI^e arrondissement de Paris. Une réunion de rédaction qui se tient au deuxième étage d'un petit immeuble de la rue de Buci. Saint-Germain-des-Prés, le sanctuaire du monde littéraire français...

– Bonne idée ! Ça fait un bail qu'on n'a pas travaillé sur un numéro spécial !

Marc Lavalette, notre documentaliste préféré, est un gars particulièrement sympa, prompt à s'enthousiasmer. Même lorsque le thermomètre affiche des chiffres indécents.

– Et quel en est le thème, Viviane ? Un spécial *Game of Thrones* ? C'est d'actualité et ça se vendra comme des petits pains !

– Raté, Marco. La saga des Targaryen et des Lannister, ça sera pour plus tard. Mais je retiens la suggestion. C'est une idée à creuser. Cette année, nous allons consacrer

notre numéro à Charles de Brissac. Nous n'avons pas fait de focus sur un auteur depuis... plus d'un an et demi ?

Un vent de déception souffle imperceptiblement dans la pièce et chasse l'enthousiasme initial comme un zéphyr glacé. La température relative baisse de plusieurs degrés.

– De Brissac ? Un jeune auteur qui monte ? Quelle bonne idée, l'occasion parfaite de donner au journal une image jeune et branchée, encore mieux que *Game of Thrones* !

L'homme responsable de ce persiflage s'appelle John Lehanne. John est un compatriote de Viviane. Elle l'a apporté dans ses bagages, il y a une douzaine d'années, lorsqu'elle est venue s'établir en France. Pourquoi diable avait-elle traversé la Manche pour s'installer chez les ennemis héréditaires du peuple britannique ? Viviane, bien qu'un brin extravertie, est d'une discrétion remarquable sur tout ce qui touche à sa vie personnelle. J'ai mis plusieurs années pour parvenir à la faire parler et comprendre enfin ses raisons profondes.

Un soir où, à la nuit tombée, nous venions de boucler, éprouvées, un numéro consacré à la montée des extrémismes religieux en Afrique, nos pas nous avaient menées dans un pub irlandais de la rive droite, non loin de la Bourse. Dans l'atmosphère bruyante, entre les commentaires d'une partie de fléchettes et le brouhaha d'une télévision qui diffusait un match de cricket, Viviane avait avalé assez de bières pour exploser la panse d'un mineur écossais. Après une dernière pinte, elle avait appuyé sa tête sur mon épaule et s'était lâchée, d'une voix pâteuse à la limite du compréhensible.

Le premier motif de son expatriation ? Elle adorait Paris, et venir s'y installer était un de ses fantasmes d'adolescente. Le deuxième mobile résidait dans l'admi-

ration proche du fanatisme qu'elle portait à la littérature française.

La troisième et dernière raison était fine, blonde, terriblement sexy et s'appelait Cécile. C'était une énarque pur jus qui, à l'époque, était directrice de cabinet du ministre de la Culture français. Elle vivait une aventure passionnée avec Viviane depuis deux années déjà, mélange de sexualité torride et de romantisme débridé. Après moult hésitations liées en partie aux répercussions probables sur leurs situations publiques respectives, les deux femmes avaient pris la décision d'habiter enfin ensemble. Viviane Wharton avait donc sauté dans le *Shuttle* avec armes, bagages et des comptes en banque suffisamment bien garnis pour profiter sans limites des plaisirs de l'existence jusqu'à la fin des temps.

– J'ai bien perçu ton enthousiasme, John...

– Oui, gros délire, comme ils disent à Paris. Nous allons nous éclater !

– ... mais ce n'est pas parce que tu ne lis rien d'autre que des romans de science-fiction, d'heroic fantasy et, les jours de folie intellectuelle, le dernier John Grisham, que le journal va abandonner toute ambition littéraire.

– Mais, Viviane, pourquoi ne pas choisir un auteur d'avenir ? Quelqu'un qui aurait, disons..., moins de soixante-dix ans ?

J'éclate de rire, comme la vingtaine de personnes qui assistent à la conférence de rédaction. Viviane se mêle à la bonne humeur. L'humour de John, typiquement anglais, est essentiel à la survie de l'entreprise, au même titre que sa connaissance encyclopédique de tous les genres littéraires que son amie considère comme mineurs, ce qui représente une sacrée tapée de bouquins et, accessoirement, de lecteurs potentiels.

– D'accord, j'admets que Charles de Brissac n'est pas un perdreau de l'année, mais vous savez tous qu'il va entrer dans la Pléiade de son vivant et que, pour la quatrième année d'affilée, les milieux dits autorisés parlent de lui pour le prix Nobel de littérature.

Grâce à la générosité et la subtilité de Viviane, les conférences de rédaction sont un lieu de libre expression qui fonctionne fort bien, mélange de discussions sans tabou et d'humour. Parfois, il m'arrive de lisser le débat. J'interviens en parlant doucement :

– Si tu m'autorises à donner mon avis, je pense que, quitte à lui consacrer un numéro spécial, autant le faire maintenant. À son âge, envisager de reporter notre publication me paraît risqué. Il n'est pas certain qu'il sera encore disponible l'année prochaine !

Viviane saisit la perche que je lui tends :

– Tu as raison, Tina. Après tout, c'est toi qui le connais le mieux, tu es la première concernée. (Aussitôt, elle frappe dans ses mains.) Allez, mes amis, c'est décidé. Comme dans toute bonne autocratie, après ce débat dans l'agora, je vois que vous êtes tous d'accord avec ma décision ! On se retrouve même jour même heure la semaine prochaine avec vos suggestions. Ne vous autocensurez pas, lâchez-vous. Toute idée originale sera la bienvenue et même récompensée. Dans les limites que la décence financière autorise, bien entendu !

– Chef, chef ! J'ai une idée d'enfer : si on organisait un débat entre Charles de Brissac et Gérard de Villiers sur l'avenir du roman d'espionnage en France ?

– Très drôle, mon grand, dit-elle en rigolant à Philippe Lacaze, l'attaché de presse, mais tu oublies que Gérard de Villiers est mort !

– Ah oui, zut ! (Un temps de réflexion.) Mais Charles de Brissac aussi, non ?

Un dernier éclat de rire parcourt l'assistance en train de quitter la salle. Je m'apprête à suivre le mouvement quand Viviane m'interpelle :

- Tina ? On se voit quelques instants dans mon bureau ?
- Pas de problème !

Tina, c'est moi. D'une certaine façon, car ce n'est qu'un diminutif. Tout le monde m'appelle Tina, plutôt qu'Athéna, mon vrai prénom. Sauf ma mère. Mais ça, c'est un autre sujet.

*

Viviane dispose d'un gigantesque bureau au troisième étage de l'immeuble que nous occupons. La pièce est particulièrement lumineuse, éclairée d'une immense verrière qui donne sur la rue de Buci. Elle permet d'observer les jours de marché les jeunes bobos déambuler avec leurs poussettes pleines de bébés, et les vieux bobos avec leurs caddies pleins de légumes entre les étals des commerçants. Le mobilier, conçu par les meilleurs designers, est somptueux. La bibliothèque qui couvre tout le panneau du fond, derrière son bureau, est en bois précieux, et les quelques tableaux au mur sont des œuvres marquantes de Klimt, Egon Schiele et Mucha. Viviane adore l'Art nouveau. Je ne partage pas son enthousiasme ; je préfère nettement l'Art déco. C'est un des rares points de discorde esthétique entre nous.

Tout le monde rêve de pouvoir travailler sans souci d'argent. C'est ce luxe incroyable que Viviane s'est offert en gagnant le jackpot sur Internet. Viviane a passé la première partie de sa vie à Londres. À l'orée du vingt et unième siècle, après un cursus en marketing, elle a eu l'idée de monter avec une amie un des premiers sites de presse féminine en ligne. En trois ans, le chiffre d'affaires de *My Fair Lady*, le site des *femmes qui veulent s'élever*

dans la société grâce à l'aide d'un *Pygmalion*, est passé de zéro à cinquante millions de livres. À la fin de cette période de développement fulgurant, la start-up fut introduite à la Bourse de Londres. Les actionnaires fondatrices vendirent leurs parts pour une somme tellement indécente qu'aucune d'entre elles ne voulut en parler. Le pactole dégringola dans leurs poches quelques jours avant que les valeurs technologiques du Net 1.0 ne s'écroulent lors du crash du Nasdaq. Trois mois plus tard, *My Fair Lady* était fermé par la justice, les acquéreurs de l'entreprise ayant peu à peu dévié son objet d'origine pour en faire le premier site illégal de rencontres tarifées du Royaume-Uni. La nouvelle multimillionnaire, qui fêtait tout juste ses trente ans, avait alors décidé de poursuivre son travail d'entrepreneur, mais dans la presse imprimée, et de l'autre côté du *Channel*.

Le journal qu'elle a créé est sa danseuse : dix ans après le premier numéro, le mensuel n'a toujours pas atteint le point d'équilibre. Même s'il est devenu – et de loin – le premier journal littéraire de France, sa propriétaire est obligée de remettre au pot des sommes substantielles chaque année. Elle s'en fout royalement, dit-elle à qui veut bien l'entendre. Je sais que c'est faux. Viviane est une entrepreneuse dans l'âme. Si ça ne la dérange pas fondamentalement de perdre de l'argent, il est évident qu'elle fera tout pour que sa danseuse lui apporte un jour un retour sur investissement. Ne serait-ce que de manière symbolique.

- Assieds-toi. Je te sers un café ?
- Non, merci, j'essaie de diminuer les doses.
- Tu parles comme une junkie !
- C'est un peu ça. Regarde-moi...

Je lève la main gauche avec le bras bien tendu. Ma paume tremble et mes doigts papillonnent.

- Waouh ! Effectivement, faut faire quelque chose !

– Tu comprends mieux ? Je suis naturellement une grande nerveuse, pas la peine d'en rajouter...

– Pas la peine d'en rajouter... Ce n'était pas une pub pour un café soluble, ça ?

On se marre quelques secondes. Je la regarde rire. À cet instant précis, elle est ravissante. C'est ce plaisir de la vie qui jaillit littéralement hors d'elle qui la rend magnifique. Elle est lumineuse, elle irradie de bonheur. Pourtant, ce n'est pas à proprement parler une beauté. Petite et un brin boulotte, elle a des cheveux d'un roux flamboyant coupés court et une peau très blanche. Ses yeux sont sans doute un peu trop écartés, et ses mains, un brin trop carrées. Par contre, sa bouche en forme de cœur est un véritable appel au baiser : des lèvres ourlées, charnues, d'un rouge passion naturel. C'est cette bouche que Cécile a dû remarquer en premier.

Je me sens bien dans ce bureau. J'ai une confiance absolue en Viviane qui est, d'une certaine manière, ma seconde maman. Même si elle est bien trop jeune pour l'être biologiquement et surtout si cette expression, si elle l'entendait, la ferait hurler.

– Bon, parlons peu, mais parlons bien. Ce numéro sur Brissac, je veux que ça soit ton bébé.

– C'est très gentil de ta part, mais tu vois ça comment ?

– J'imaginai un cahier central, consacré dans son intégralité à une grande interview exclusive de Charles de Brissac. Mais un reportage à l'anglo-saxonne, avec beaucoup de photos du grand homme en situation, sa maison, ses souvenirs, l'endroit où il rédige ses chefs-d'œuvre... Tu vois le genre.

– Parfaitement. Mais l'homme, comme tu dis, n'est pas facile à faire parler.

– Une vraie huître, tu veux dire. Sauf que tu l'as déjà séduit une fois ; aucune raison de ne pas y parvenir à nouveau.

Je prends le temps de réfléchir. Viviane n'a pas tort. Trois ans plus tôt, je suis arrivée à passer au-delà des barrières réputées infranchissables de la protection rapprochée du célèbre écrivain et j'ai obtenu une interview pour le journal. Oh ! pas grand-chose : cinq questions, pas une de plus, pas une de moins. Mais la performance a été saluée par la profession, auprès de qui j'ai en quelque sorte acquis, à cette occasion, mes lettres de noblesse. Pourquoi l'auteur du *Vent de l'histoire* a-t-il accepté de recevoir la jeune Tina, vingt-neuf ans à l'époque, plutôt qu'une star du petit écran ? Les mauvaises langues n'ont pas manqué de souligner ma plastique, répétant à l'envi que la sélection s'était faite sur photo. À la réflexion, je ne suis pas certaine qu'ils aient eu complètement tort...

– En tout cas, je me lance dans l'aventure de ce pas.

– Je compte sur Stan, également.

– J'avais compris. Beaucoup de clichés de Stan.

Un max.

– Tu n'y vois pas d'inconvénient ?

J'écarte les mains en rigolant :

– Pourquoi voudrais-tu que je voie un inconvénient à travailler en équipe avec mon fils ? C'est bien ce que je fais systématiquement depuis plus d'un an, non ?

– Je posais la question au cas où. Il est vraiment doué, ton petit.

– Un génie.

– Un génie. Tu peux en être fière.

– Ne le lui dis pas trop. Déjà qu'il se la pète un peu...

– Si j'avais seize ans comme lui, j'en ferais de même.

Profiter un peu d'une notoriété grandissante à l'âge où on reluque les filles, c'est appréciable.

– Oh ! les expressions ringardes ! Tu crois que Stan « reluque les filles » ? Détrompe-toi : il les mate, et ensuite il les met direct dans son lit !

– Oh ! *Shocking* !

On rigole un peu et je lui tape dans les mains avant de la laisser diriger sa boîte. C'est vraiment formidable de travailler avec un patron comme ça. Quand elle m'a récupérée comme stagiaire en dernière année de mon école de journalisme, il y a douze ans, j'ai cru dans un premier temps qu'elle cherchait à me séduire et que c'était une manœuvre habile pour m'attirer dans son lit. J'étais un sacré joli brin de fille à l'époque – certains diront que ça n'a pas changé – et tout à fait dans les goûts de Viviane : très grande, très fine et féminine. Une liane exotique, comme aurait écrit Gérard de Villiers. Le qualificatif « exotique », c'est pour le teint de la peau. Je suis métisse afro-caucasienne, en langage administratif. En français, il est plus simple de dire que ma mère, blanche de peau, m'a conçue avec un homme noir, le résultat donnant une peau de la couleur exacte d'un caramel. Comme me disent toujours les mecs : « Oh ! toi, je vais te goûter, te lécher, te déguster par petits bouts, jusqu'à ce que tu fondes dans ma bouche ! » Si ça les excite, pourquoi pas ? Je trouve ça plutôt flatteur...

Pour en revenir à Viviane, je m'étais complètement trompée. En douze ans, elle n'a jamais eu le moindre geste déplacé à mon égard, pas un mot de travers. Ça ne signifie pas que je lui suis indifférente. Au contraire, je saisis souvent à la volée les regards gourmands qu'elle me jette, mais j'ai la certitude qu'elle ne tentera jamais rien. Tout d'abord, parce qu'elle sait que, de mon côté, c'est *exclusively men*. Et surtout, parce qu'elle ne risquerait jamais de compromettre notre amitié pour une simple histoire de fesses. Si elle est en quelque sorte ma seconde mère, je suis sans aucun doute la seule fille qu'elle aura jamais. Adorable Viviane...

*

Je retourne dans la jolie petite pièce qui m'est réservée, au bout du couloir, à droite, pas très loin du bureau directorial. Je l'ai aménagée avec beaucoup de soin, mais, comme pour tous les lieux que j'occupe, l'espace vital s'est réduit au fil des mois. Les livres ont rempli les étagères, les revues ont gagné du terrain, les romans se sont entassés. Ils ont peu à peu formé des piles branlantes défiant les lois de la gravité qui, comme toujours, a fini par l'emporter. Les accumulations de livres de poche se sont transformées en terrils de livres de poche, condamnant l'accès à la fenêtre. Au fil des mois, un passage étroit s'est formé entre les masses de papier, me permettant tout juste d'accéder à mon bureau. Phénomène sans importance, à vrai dire, tant je passe rarement dans les locaux du journal pour travailler. Avec les moyens de communication modernes, l'essentiel de mon temps d'activité professionnelle se situe désormais à mon domicile : téléphone, mail, Internet, scan, photocopieuse, j'ai tous les outils nécessaires à portée de main pour être en relation avec le monde entier sans bouger mes fesses de plus de quelques centimètres.

– Fais gaffe, Athéna, si tu n'utilises pas un peu plus tes muscles à ton âge, tu vas rapidement ressembler à un gros tas de saindoux !

Voilà ce que ne manque pas de me répéter ma mère lorsqu'elle me voit en train de tripoter mon smartphone. Très chère maman.

Je me faufile jusqu'au bureau, sur lequel des piles de docs attendent un classement. L'air paraît épaissi par la chaleur ; je pourrais presque y nager la brasse. Je referme le Mac que je glisse dans sa pochette, récupère dans un tiroir les trois dossiers que j'avais décidé d'emporter chez moi et que je tasse dans mon sac. Au moment de quitter la pièce, je sors mon téléphone et j'appelle mon contact « Stan ».

– Stan ?
– Non, c'est le pape !
– Très drôle. On peut se voir à quelle heure ?
– Pour le dîner ?
– Avant. La chasse est ouverte.
– Cool ! Un numéro spécial ?
– Bien vu.
– Laisse-moi deviner... Viviane nous a demandé d'aller interviewer Keira Knightley pour la faire parler de tous les films dans lesquels elle a joué et qui sont des adaptations de romans célèbres : *Anna Karénine*, *Reviens-moi*, *Orgueil et Préjugés*...

– Stan, si tu pars sur ces bases, je crains que tu ne sois un peu déçu.

– Ah. C'est si terrible que ça ?

– L'auteur est un homme et il a quatre-vingt-sept ans.

– Ah. Merci, Viviane. Je serai là à six heures. Peux pas avant. Bisous.

Il raccroche. Je sens que je vais avoir un peu de mal à le motiver.